

Considerations on Being and Doing in Current Semiotics A Critique of the Epistemological Immanentism

Aage Brandt

Adjunct Professor of Cognitive Science, Case Western Reserve University, United States. URL

SSRN : <http://ssrn.com/author=1280145>

Email: pab18@case.edu

Received: 1 Sep. 2013; Revised: 12 Oct.-20 Nov. 2013; Accepted: 20 Dec. 2013

Published online: 1 Jan 2014

Abstract: Current French semiotics sticks to philosophical program issued by Louis Hjelmslev and copying the Spinozan immanentism of logical positivism. Cognitive semiotics presents an alternative.

Key words: Metalanguage, Meaning, form, Cognitive Semiotics, Immanentism

Considerations on Being and Doing in Current Semiotics: A Critique of the Epistemological Immanentism

Aage Brandt / United States

Considérations sur l'être et le faire de la sémiotique actuelle. Une critique de l'immanentisme épistémologique:

Dans la présentation du programme du Séminaire de sémiotique tenu à l'Université Paris IV, avec la participation de l'Université de Limoges et de l'Université Paris VIII, 2012-2013, consacré au thème *Sémiotique et sciences humaines*, on lit:

La question de la signification peut être envisagée selon des approches multiples. On pourrait dire que l'ensemble des sciences humaines a quelque chose à dire sur le *sens*, sa production, ses conditions de possibilité. La question peut se résumer au *choix* d'un langage pour parler des phénomènes de sens, c'est-à-dire au *choix* d'un métalangage. La sémiotique classique s'exprime très largement dans un langage grammatical et plus largement linguistique: actants, modalités, deixis, rection, etc. Mais il est notoire que d'autres approches des faits sémantiques préfèrent adopter un langage logique. D'autres encore ont montré que l'usage d'un langage issu de la géométrie était possible et efficient. A cela il faut sans doute ajouter, dans l'optique d'un primat de la perception, le langage des formes sensibles d'inspiration phénoménologique. Si, comme l'a souligné

R. Thom, expliquer quelque chose, c'est montrer en quoi il s'agit d'un cas particulier d'une forme plus générale, on voit que le *choix* d'un métalangage est, de ce point de vue, stratégique. *Choisir* un métalangage, c'est *choisir* l'ordre de la forme explicative, autant dire tout. Les fondateurs des diverses sémiotiques ont su *choisir* ou découvrir des formes. Là est le lieu de l'invention scientifique, le ressort de l'imagination. C'est le problème que nous souhaitons traiter cette année.¹ (Nous soulignons: *sens* et *choix/choisir*).

Ce texte est, je pense, un excellent préambule à un séminaire portant sur l'épistémologie d'une discipline qui étudierait le sens et qui s'appellerait la sémiotique. Il est remarquable aussi comme exemplification succincte mais précise d'une telle épistémologie. Je me permets de le paraphraser. Toutes les sciences humaines s'occupent du sens, ou de la "signification", que les êtres humains attribuent aux choses, au monde, à eux-mêmes; ce n'est donc pas cet objet en lui-même, le sens, qui spécifiera

¹ Signé D. Bertrand, J.-F. Bordron, M. Costantini, I. Darrault, J. Fontanille, A. Hénault, G. Molinié, J. Petitot, J.-J. Vincencini, Cl. Zilberberg.

la sémiotique. Pour ce faire, il faut spécifier, choisir, un langage particulier pour parler du sens, et il sera nommé “métalangage”, parce que son objet est déjà un langage – pour “faire sens”, le monde doit déjà être un langage. Alors on a le choix entre un (méta) langage proche de celui de la grammaire, ou plus largement, de la linguistique, le langage de la logique, le langage de la géométrie, et celui de la phénoménologie. Dans tous les cas, il s’agit de généraliser pour expliquer, et cela par une forme explicative à choisir. Tout est là: choisir une forme dans laquelle on peut inscrire la substance à expliquer, c’est ce que les sémioticiens fondateurs ont fait. C’est un choix “stratégique” – car on se situe dans un champ où on n’est pas seul, puisque les sciences humaines l’occupent, et il faut lutter pour avoir, garder, défendre une place. L’invention et l’imagination scientifiques consistent à choisir ou à découvrir une forme, un langage, un métalangage.

Commentaire sous forme de questions:

1. *L’objet.* (1a) On assume comme allant de soi que l’objet d’étude, le sens, n’est pas ce qui fait d’une discipline une sémiotique. L’objet n’a donc rien qui le distingue de l’objet des disciplines non-sémiotiques qui l’étudient. Est-ce que cette supposition va de soi? (1b) On assume que ce que l’on étudie est un langage, du fait qu’il s’agit du sens, de la signification. Même si cet usage du terme de langage est métaphorique, en quoi est-il justifié? Le monde du sens constitue-t-il un langage?²

2. *Le discours.* (2a) On assume que la sémiotique se distingue par le fait de constituer un métalangage (cf. 1b). Le discours sémiotique posséderait une certaine forme dont la consistance ou la cohérence en

ferait un discours scientifique. Ce serait le choix de forme cohérente qui déterminerait et justifierait sa pertinence comme discipline de connaissance. On effectuerait ce choix en sélectionnant telle forme à partir d’une offre de formes disponibles. En quoi un discours de connaissance possède-t-il une forme particulière? (2b) Le choix en question déterminerait “stratégiquement” l’identité de la sémiotique parmi d’autres disciplines; est-il possible de considérer ainsi l’identité d’une discipline comme une question de choix de forme de discours?

Réflexions sur les questions:

Ad 1 (a et b). Avant de décider (1a) que l’objet *sens* n’est pas distinctif de la sémiotique, il serait utile d’essayer d’abord de savoir si cet objet existe et comment (1b). C’est là une vaste entreprise, mais elle peut se concrétiser et se prêter à l’étude sous deux aspects, ou en deux versants, qui seront plus abordables. D’une part, nous avons le *sens cognitif*, celui qui est attribué au réel par projection visant les instances incomplètes de nos expériences; de l’autre, nous avons le *sens signifié*, celui qui nous est transmis par la communication intersubjective. Le premier type renvoie au fonctionnement même de l’esprit humain (ou animal) (catégorisation, schématisation, narrativisation); le second type relève de l’étude classique des signes et des modalités signifiantes (iconicité, symbolicité, déixis, etc) et de leur place dans la vie sociale et culturelle. Le *sens cognitif* remplit ou complète l’expérience, perceptive ou mémorielle; c’est grâce à lui que nous formons des hypothèses, des idées contrefactuelles et des imaginations fictionnelles. Nous pouvons les communiquer, mais elles ne naissent pas du fait d’être signifiées. Un exemple: un ami cesse de faire signe depuis un certain temps; nous nous inquiétons. Est-ce qu’il serait mort, malade, pris en otage, parti en escapade avec son amante, est-ce qu’il serait fâché par quelque chose nous concernant, ou simplement occupé par trop de travail? L’expérience contient une séquence incomplète, et nous tentons de lui attribuer

² On pourrait penser que le monde vécu étant déjà couvert d’un “langage ordinaire” (ordinary language), la sémiotique qui décrirait ce monde à travers ce langage devrait être un métalangage. Or, ce “langage ordinaire” n’est guère une entité solide et identifiable sur laquelle il est possible de se fonder.

un sens. Encore un exemple: 9 11 – la chute des trois tours du Centre Mondial de Commerce de New York qui sont tombées présente des singularités physiques qui ne correspondent pas à ce que suppose la version officielle; elles semblent avoir été démolies par des explosions de leurs bases. Que s’est-il donc passé? S’agit-il d’un *inside job*? Les théories conspirationnelles et contre-conspirationnelles fleurissent; la vie politique se narrativise. Le *sens signifié*, en revanche, est lié aux fonctions sémiotiques qui nous permettent de configurer des percepts *signifiants* de façon à produire des concepts *signifiés* dans un scénario de communication. Ces fonctions sémiotiques correspondent grosso modo à la notion classique de signe.³ Elles présupposent un contact intentionnel entre sujets, une intersubjectivité intentionnelle; dans la mesure où cette intersubjectivité intentionnelle est elle-même signifiée dans une fonction sémiotique d’une certaine complexité, elle constitue ce que nous appelons l’énonciation. Le contenu d’un message oral ou écrit, d’un texte de loi ou de fiction, d’un mode d’emploi d’outil ou d’une recette de cuisine, sont des signifiés, des “paquets” de sens communiqués. Ce contenu est souvent fortement déterminé par le caractère et l’agencement des signifiants qui activent et font interagir et s’affecter les signifiés dont il se compose. Un contenu déterminé par une expression est toujours fortement conditionné par le scénario de communication, le “contexte”. C’est pourquoi toutes les disciplines du texte, en sciences humaines, les philologies, l’historiographie, les études littéraires..., et dans une certaine mesure le droit, relèvent de l’étude du sens signifié. Seules la philosophie, étude classique de la pensée, et la psychologie, étude empirique de l’esprit et de la conscience, se spécialisent dans le

domaine du sens cognitif. Or, le rapport même entre les deux versants reste inexploré – *sauf en sémiotique*.

Une fois que le sens cognitif est communiqué, on peut enrichir son étude en ajoutant une esthétique (une rhétorique, une poétique) à ce qui de prime abord se donne comme phénomène subi. On “subit” en effet une cognition, alors qu’on “agit” sa communication; entre le passif et l’actif, le sens se transforme. L’énonciataire qui “subit” inversement un sens exprimé doit “agir” en conséquence, dans le monde ou dans sa tête, en assumant ce sens comme un donné devenu cognitif.

Ainsi, il est donc possible de définir le champ d’étude de la sémiotique par rapport à ceux des sciences humaines en général, sans avoir “choisi” quelque forme d’exposition que ce soit, et en prenant en compte en revanche les dimensions réelles du sens vécu, qui déterminent d’ailleurs les partenaires sur lesquels une sémiotique appliquée peut compter. Une sémiotique du droit travaille avec des juristes, une sémiotique de la littérature avec des critiques littéraires, une sémiotique du discours avec des linguistes, une psycho-sémiotique avec des psychologues ou des psychiatres, etc. Ces collaborations ne signifient aucune perte d’identité de la sémiotique impliquée, parce que l’intérêt que prend dans le sens étudié un sémioticien est autre: la tâche sémiotique consistera fondamentalement à relever l’aspect d’un sens signifié qui réapparaît comme sens cognitif, et inversement. C’est ainsi que la sémiotique peut parler du sens tout court, tel quel, alors que les sciences humaines et sociales se limitent à des domaines restreints du sens cognitif ou signifié.

Ad 2. (2a). Une discipline, quelle qu’elle soit, pratique un certain discours. Qu’en est-il de la cohérence de ce discours? Il abonde en contradictions, puisqu’il est collectif, polyphonique, et il se sert de mathématiques, de statistiques et de modélisations multiformes, de graphes plus

³ La sémiotique cognitive développe des modèles d’espaces modaux et de blending qui rendent compte de la créativité sémantique des processus communicatifs. Il ne s’agit pas simplement de mise en circulation de signes préfabriqués et figés, mais surtout de la transformation perpétuelle des fonctions sémiotiques dans et par l’usage”.

ou moins sauvages, de tables de données, de notions prises dans d'autres discours ou néologiques, de métaphores et d'archaïsmes. Demander au discours d'une discipline de connaissance la cohérence et la consistance d'un "système" serait illusoire. C'était pourtant parfois la demande dressée par les philosophes de l'empirisme logique au début du siècle dernier, et notamment par la métalinguistique glossématique. Le "principe d'empirisme" (*empiri-principet*) de son fondateur exige de la linguistique scientifique qu'elle constitue un langage sans contradictions, simple, exhaustif (sans notions superflues), un langage dont le "système" le rendra "scientifique". L'idée, qui vient des philosophes viennois J. Jørgensen et de R. Carnap, entre autres, était que la logique interne d'un tel langage, sa structure *immanente*,⁴ en garantirait à la fois la pertinence et l'identité. Car s'il existe une logique du monde, la logique scientifique en hérite dans la forme de son calcul, de son "langage". La logique du monde devient directement, mystiquement, la logique du discours de sa connaissance. Cette dernière ne serait pas une *représentation* des processus analysés, mais en reprendrait le fonctionnement même (car l'idée d'une idée, c'est l'idée même, explique Spinoza). C'est cet *immanentisme* qui me semble imprégner le préambule que nous avons cité et commenté. Dans la philosophie des sciences actuelles, plutôt mathématisante que logiciste, il reste peu de traces de cette idée métalangagière et immanentiste. Désormais,

⁴ Pour Louis Hjelmslev, comme le notent Greimas & Courtés (entrée Immanence, pf. 1, 1979), le principe d'immanence, qui déclare que l'objet de la linguistique est la forme (sprogformen), et que tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, justifie l'autonomie de la linguistique et garantit l'homogénéité de la description (son caractère "adéquate", terme spinoziste). Le thème et le terme même d'immanence proviennent de l'*Ethique* (1677) de Spinoza (first part: De Deo, Prop. XVIII). La structure logique de cette oeuvre est celle d'un système déductif dont la configuration axiomatique immanente imite l'idée d'une structure immanente du monde.

"empirique" veut dire, au contraire, fondé sur des méthodes de mesure, d'enregistrement, de comparaisons de données, d'expérimentation et de contrôle critique; on théorise et admet la théorisation, mais on ne croit pas en une structure immanente de la théorisation⁵, ou du "métalangage". Nous pourrions ajouter que le seul domaine où l'on risque de rencontrer une théorie à structure immanente serait dans le dogme religieux; quoique la contradiction reste, même là, inévitable...

Ad 2. (2b). Il est certes possible de distinguer un discours sémiotique par sa terminologie peircéenne, saussurienne, greimasienne, école-parisienne, mais ce sont là des éléments sédimentés par un siècle de modernisme sémiotisant, plutôt que des termes notionnels relevant d'un système¹⁶.

⁵ Pourtant, la revue mexicaine *Tópicos del Seminario* appelle en 2013 des contributions sur le thème de l'"immanence en question" et invite à discuter la structure immanente du métalangage de la sémiotique. Comme le domaine des analyses s'élargit, qu'en est-il de ce métalangage? "Explorant ainsi les vastes domaines conceptuels que la sémiotique intègre au fur et à mesure de son expansion, les termes inventés se connectent à ceux déjà existant de telle sorte qu'aucun de ces points nodaux du métalangage ne peut être défini sans la participation des autres termes appartenant au même réseau notionnel ni être supprimé sans provoquer des incohérences ou pire encore, sans entrer en concurrence ou en contradiction avec les métatermes déjà introduits." Voilà une belle démonstration de ce qu'on attend en glossématique d'une structure immanente; mais de là à croire, avec Hjelmslev, qu'une discipline de connaissance peut se présenter comme un discours unifié par de tels principes, il y a un saut philosophique à faire. Le texte cité est signé par les rédacteurs, A. Zinna et L. Ruiz Moreno.

⁶ Ce pourquoi Greimas/Courtés et Greimas ont choisi de présenter ces termes sous forme de dictionnaires "raisonnés de la théorie du langage" (1979 et 1986). Les réseaux des renvois qui règnent sur les entrées et les sorties de ces ouvrages ne présentent aucune systématisme axiomatique. Il ne viendrait

Si un jour on arrivait à trouver un *système du sens*, il serait à attribuer à l'architecture de l'esprit humain, et non pas à la *théorie* du sens – donc à l'objet, et non pas à un discours qui discute de son analyse. Si l'on voulait vraiment que ce soit le discours qui distingue la discipline sémiotique, on accepterait par là même qu'elle renonce à la *vocation scientifique* chère à Greimas.

Ad 1 et 2. Comme le sens ne peut pas être considéré comme un langage, la sémiotique, qui l'étudie, ne peut pas constituer un métalangage. Si elle voulait devenir un "langage" tout court, avec sa grammaire propre, elle accepterait de se réduire à un jargon comme un autre.

Il serait préférable, à notre avis, d'oublier toute "stratégie", toute velléité identitaire, et de faire comme d'autres disciplines de connaissance: essayer de comprendre quelque chose au monde, c'est-à-dire, dans notre cas, au sens. L'être et le faire de la sémiotique fonctionnent comme dans ces autres disciplines: l'être (historique) dépend du faire. Si son faire dépendait de son être préétabli, comme le laisse entendre le préambule, elle disparaîtrait assez vite, aussi vite que l'a fait naguère la glossématique. C'est dans la recherche et uniquement dans la recherche théorique et empirique, ouverte, modélisante, qu'une discipline sémiotique peut transcender les immanentismes et la mystique de sa pédagogie. La sémiotique, discipline de recherche, se spécifie déjà ontologiquement, dans son objet, et c'est grâce à cela qu'elle peut rester créativement instable dans son discours et ses écritures.

References:

- Brandt, Per Aage**, 2004, Spaces, Domains, and Meaning. Essays in Cognitive Semiotics. Berne: Peter Lang, Series "European Semiotics", No. 4.
- Hjelmslev, Louis**, (1943) 1971, Prolégomènes à une théorie du langage. Paris: Ed. De Minuit.